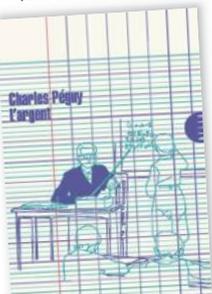


Péguy n'a connu ni internet, ni les délocalisations, ni le low-cost. Pourtant, sa dénonciation de l'homme-machine dans « L'Argent » nous le rend étonnamment proche et prophétique.

« L'ARGENT », Charles Péguy, Éditions Allia, 110 p., 3,10 €.



## Péguy, l'argent et le télétravail



CHRONIQUE

Éric Zemmour  
ezemmour@lefigaro.fr

C'est un texte publié en 1913, écrit par un homme qui allait mourir quelques mois plus tard dans une vraie guerre, qui tua en masse, et pas une guerre purement rhétorique contre un virus qui avait l'élégance de tuer avec parcimonie.

Un texte célébrissime mais qu'on cite souvent mal et sans vraiment le lire et qu'un petit éditeur (Éditions Allia) a eu la bonne idée de rééditer quelques mois avant le confinement, comme s'il avait eu un pressentiment. *L'Argent* parle de nous à chaque page ou presque. Il est vrai que la situation économique et politique d'aujourd'hui a beaucoup de points communs avec la nôtre. Les contemporains de Péguy connaissent ce que les historiens d'aujourd'hui appellent « la première mondialisation » qui bouleverse les hiérarchies entre pays, et aggrave les inégalités au sein de chacune des nations. En France, la vie politique est dominée par des gouvernements de « concentration républicaine », post-dreyfusards, où les radicaux sont les En marche ! de l'époque, c'est-à-dire des centristes venus de la gauche adeptes du « en même temps », et pour qui les monarchistes maurrassiens et antireyfusards jouent le rôle d'épouvantail antirépublicain dont le rôle-titre est repris désormais par le Rassemblement national. Parfois, on tique sur une formule qui nous paraît étonnamment prophétique pour un homme né un siècle avant notre président : « C'est une grande misère quand les hommes de 60 ans sont jeunes et que les hommes de 40 ans ne le sont plus. »

Mais trêve de plaisanterie. Le texte de Péguy nous est si proche qu'il nous trouble... Pourtant, il n'a connu ni internet, ni les délocalisations, ni la Chine usine du monde, ni le low cost, ni le tourisme de masse ni le télétravail. Il est un homme de la deuxième révolution industrielle (celle de l'électricité), après la première (le charbon) et non un homme de la troisième (internet). Mais il en a compris l'essence, à savoir que le capitalisme industriel avait changé la nature du travail. Non pas seulement en l'exploitant, comme disent Marx et ses émules, mais, et c'est beaucoup plus grave, en l'adultérant, en altérant la mentalité des « travailleurs », en la pervertissant :

« Nous avons connu cette piété de l'ouvrage bien faite poussée, maintenue jusqu'à ses plus extrêmes exigences. J'ai vu toute mon enfance rempailler des chais-

res, et sans doute la seule, de la démagogie bourgeoise intellectuelle. »

Bien des années plus tard, le grand sociologue Philippe d'Iribarne nous détalera « cette logique de l'honneur » qui anime les travailleurs français, et les distingue de leurs voisins. Une logique de l'honneur dédaignée par les managers modernes, ce qui explique bien des choses, déjà entraperçues par Péguy : « C'est la bourgeoisie capitaliste qui a infecté le peuple. Et elle l'a précisément infecté d'esprit bourgeois et capitaliste (...) C'est parce que la bourgeoisie s'est mise à exercer un chantage perpétuel sur le travail de l'homme que nous vivons sous ce régime de coups de bourse et de chantage perpétuel que sont notamment les grèves. »

Péguy a compris que la révolution industrielle avait détaché le travail du travailleur, et que la machine avait remplacé

Péguy a compris que la révolution industrielle avait détaché le travail du travailleur, et la machine remplacé le corps et l'âme que mettait l'ouvrier dans son travail : « Travailler, c'est prier », disait naguère la sagesse ouvrière ;

ses exactement du même esprit et du même cœur, et de la même main, que ce même peuple avait taillé ses cathédrales. Que reste-t-il aujourd'hui de tout cela ? Comment a-t-on fait, du peuple le plus laborieux de la terre, et peut-être du seul peuple qui aimait le travail pour le travail, et pour l'honneur, et pour travailler, ce peuple de saboteurs, comment a-t-on pu en faire ce peuple qui sur un chantier met toute son étude à ne pas en fiche un coup. Ce sera dans l'histoire une des plus grandes victoi-

les corps et l'âme mis par l'ouvrier dans son travail : « Travailler, c'est prier », disait naguère la sagesse ouvrière. Nous avons vécu durant ce confinement la fin de cette évolution avec l'expansion du télétravail : un travailleur seul, anonyme, derrière une machine, détaché de tout et de tous, de son bureau, de ses collègues, de sa hiérarchie, de sa ville même, voire de son pays, un travailleur sans identité et déraciné, un travailleur surveillé et dirigé par des algorithmes, un homme dirigé par une machine, un homme transformé en machine. Avant - bienôt - un homme remplacé par la machine.

Péguy a compris que cet arrachement de l'ouvrier à sa religion du travail bien fait, cette « machinisation » du travailleur, auraient des conséquences idéologiques,

politiques, culturelles, civilisationnelles : « Quand on dit le peuple aujourd'hui, on fait de la littérature, et même des plus basses, de la littérature électorale, politique, parlementaire. Il n'y a plus de peuple. Tout le monde est bourgeois. (...) Quant aux ouvriers ils n'ont plus qu'une idée, c'est de devenir des bourgeois. C'est même ce qu'ils nomment devenir socialistes. »

Et puis, sa tirade la plus célèbre : « À présent, que l'on ne me fasse pas dire ce que je ne dis pas. Je dis : nous avons connu un peuple que l'on ne reverra jamais. Je ne dis pas : on ne reverra jamais de peuple. Je ne dis pas : la race est perdue. Je ne dis pas : le peuple est perdu. Je dis : nous avons connu un peuple que l'on ne reverra jamais. »

Cette magnifique prophétie nous va droit au cœur. Nous avons la aussi réalisé la fin de l'histoire annoncée par Péguy : entre immigration et déculturation de masse, nous avons connu bien pire. Il nous suffit de regarder les films des années 1970 - qui ont eu tant de succès pendant ce confinement, on se demande bien pourquoi - pour constater avec amertume que nous aussi, nous pouvons dire comme Péguy : « Nous avons connu un peuple que l'on ne reverra jamais. »

Nous aussi comme Péguy, nous vivons sous la dictature acrimonieuse de l'égalitarisme : « On ne parle aujourd'hui que de l'égalité. Et nous vivons dans la plus monstrueuse inégalité économique que l'on ait jamais vue dans l'histoire du monde. »

Et nous aussi, comme Péguy, il ne nous reste plus à espérer que tout cela ne soit qu'un mauvais moment à passer : « Le bon sens de ce peuple n'est peut-être point tari pour toujours. Les vertus uniques de la race se retrouveront peut-être. Elles se retrouveront sans doute. Il faut seulement savoir que nous passons, mettons que nous venons de passer par la plus mauvaise crise par laquelle ce peuple ait jamais eu à passer. » ■